



# L'Artistique

Arts, Lettres et Spectacles N° 4 2,50 frs.

PARAÎSSAIT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

24, RUE DE GRENELLE, 75007 PARIS

## L'ARTISTIQUE : DERNIER EDITORIAL

Lancer un journal comme l'Artistique demande de l'enthousiasme et des possibilités financières. Parce qu'il fallait passer le cap du purgatoire des premiers numéros, des nombreux invendus, nous n'aurions pas dû croire en l'impossible : réussir très vite, avec peu d'argent, sans soutien extérieur. On nous le disait, on nous le répète et nous le savions.

Mais nous voulions heurter ces principes : contredire les évidences, les on-dits et les à-priori, c'est ce qui nous passionne. Nous pensions qu'il était possible de réunir dix, vingt puis cinquante passionnés par tout ce qui se passe autour d'eux. Et nous avons réussi cela. Nous avons créé un journal différent, libre, accessible au plus grand nombre mais sélectif dans ses choix. Nous pensons qu'on pourra un jour remplacer la puissance et l'assurance, la mode et la facilité par la passion et la qualité, par ce souci que nous avons de créer ce qui manque, ce qui nous manque. Le succès, nous l'attendions de cette utopie.

Elle ne suffit pas. Une présence invisible dans les kiosques, trop peu de publicité (faute de moyens) et le temps qui jouait contre nous...

Les difficultés, que nous pensions passagères, sont devenues des problèmes financiers importants. Aux prises avec ces difficultés, nous préférons interrompre momentanément la publication de l'Artistique.

C'est pourquoi ce n° 4 s'ouvre sur un éditorial d'au revoir. Nous recommencerons, très bientôt si possible, car nous pensons que l'Artistique porte en lui le germe d'un grand journal. On le reverra avec la même équipe que nous présentons ici en dernière page, mais avec plus de publicité et peut-être une première page plus frappante pour le lecteur. Nous travaillons déjà à cela. Nous cherchons d'abord des moyens financiers, car il nous faudra « tenir », payer nos rédacteurs (et notre imprimeur), ainsi que ceux qui passent leurs week-end et leurs nuits à « fabriquer » ce journal. Nous cherchons plusieurs millions. Si vous avez un héritage oublié, une fortune soudaine ou tout simplement envie de nous connaître, prenez contact avec nous.

Nous voudrions que désormais le monde vive tous ses printemps avec l'Artistique.

## ART ET EDITION

*Dans ce numéro, le début d'une enquête sur les éditeurs, les poètes, les artistes et les expositions qui associent l'art et l'écriture.*

L'édition est menacée. C'est le cri unanime que lancent en ce moment éditeurs et libraires. Le « discount » approche, si fréquemment annoncé que finalement cette publicité profite à ses promoteurs. A cela d'autres proposent « le prix imposé ».

Mais l'édition n'est pas seulement cette querelle du « best-seller » contre l'essai inédit. C'est aussi le creuset de la sensibilité artistique, le choix de l'expression la plus achevée de l'homme : l'écrit et la ligne. Avant toutes ces questions d'argent, de pourcentages, de remises, il y a la pensée, la création, la main de l'artiste pour les transcrire et l'amour de l'éditeur pour les rassembler. On ne censure pas la pensée, on ne la tue pas en lui retirant son crédit (moral ou financier). Elle n'a que faire des contingences politiques.

Elle est elle-même pure liberté, que parfois un éditeur heureux dans son choix favorise en lui permettant de s'exprimer. Et voici que l'écrivain et l'artiste cheminent ensemble au fil des pages, offrant à l'esprit un moment de pur contentement ou de réflexion. Car l'artiste

souvent s'engage, son travail devient recherche, d'autant plus important qu'il est édité, diffusé...

C'est une vertu des groupes littéraires ou artistiques de nous avoir souvent transmis les fruits de la collaboration fertile entre

la création littéraire et l'expression plastique.

Plusieurs expositions se plaisent actuellement à rendre hommage à ces sources d'inspirations réciproques et l'édition d'art connaît en ce moment une forte production dont nous nous proposons de rendre compte ici.

Notre propos, n'est pas d'être exhaustif, nous n'y parviendrions pas, mais de ne retenir que l'essentiel. Ce « dossier » s'ouvre donc avec l'actualité. Puis viennent quatre éditeurs majeurs, prestigieux ou moins célèbres mais qui ont publié parmi les plus beaux livres et albums qu'on puisse trouver en France.

On remarquera que nous n'avons choisi ici que les livres faits par des artistes (un peintre, un graveur, un poète, un écrivain...) et momentanément écarté ceux faits sur des artistes (ce dernier thème est abondamment traité en fin d'année dans la presse. Pour compenser cette lacune, nous avons interviewé sur l'art contemporain et les artistes Germain Viatte, directeur de la Documentation du futur Centre Beaubourg.

*Ipoustéguy : Le dos griffé, pointe sèche originale. Photo. Le Soleil Noir.*







# ART ET EDITION

## Le Soleil Noir

## G.L.M.

Le Soleil Noir a été fondé à Paris en 1948 par François Di Dio. De 1948 à 1952, explorant tout particulièrement les domaines poétiques et plastiques, il a publié des textes, notamment, de Georges Bataille, Antonin Artaud, Jean Paulhan, Sade, Kafka, Jean-Pierre Duprey, Ghérasim Luca, Claude Tarnaud, Stanislas Rodanski, Camille Bryen, Robert Lebel, illustrés par Hérodote, Bellmer, Arp, Max Ernst, Wols...

En 1953-1954, Le Soleil Noir, avec la collaboration de Robert Lebel et la participation dynamique de jeunes critiques, publie, comme un défi, le premier bilan de l'art actuel, tiré à plusieurs milliers d'exemplaires et destiné au plus large public possible. Dans cet ouvrage apparaissent, souvent pour la première fois, les noms des artistes qui allaient jouer un rôle prépondérant dans les années qui suivirent.

En 1964, la rencontre historique de deux artistes parmi les plus considérables de notre époque : Alberto Giacometti et Marcel Duchamp, aide l'éditeur à imposer ses idées sur un objet livre qui serait « un précipité de notre désir », selon la formule d'André Breton. Alberto Giacometti et Marcel Duchamp acceptent d'illustrer ensemble *La Double Vue* suivi de *l'Inventeur du Temps Gratuit*, de Robert Lebel. C'est le commencement d'une aventure nouvelle dans le domaine de la poésie physique, aventure qui a pris un développement irréversible.

Vient ensuite une série de livres-objets, éditions rares et originales, parmi lesquelles, la première édition du Mini David de Berrocal qu'accompagnait un texte de Claude Pélieu.

Rappelons enfin que Le Soleil Noir a édité le célèbre Dali de Draeger, lui aussi livre-objet puisque la couverture s'inspirait des boîtes de chocolat de la Marquise de Sévigné. On lui doit également le premier ouvrage sur l'art tantrique, édité en collaboration avec Ravi Kumar, éditeur à New Delhi.

Mais ce sont les récentes parutions du Soleil Noir qui révèlent l'exceptionnelle activité de cet éditeur.

En janvier est parue Partition V réunissant des poèmes sonores de Bernard Heidsieck et des sculptures (Tactiles) de Ruth Francken. Le livre s'ouvre sur cinq disques souples plus un disque d'introduction où sont enregistrées les œuvres du poète, reproduites également dans la suite de l'ouvrage. Suivant les séries, le livre est accompagné d'une ou deux sculptures en fonte d'aluminium, en alumi-

nium anodisé ou en acier chromé. (Exposition en janvier-février 1974 chez Kerlikowsky-Kneiding).

Actuellement on peut voir à la galerie Claude Bernard la présentation du dernier travail de François Di Dio : Léonard de Vinci ou La Fin de l'Humilité par Robert Lebel avec une illustration liminaire de Ispoustéguy. Le texte de Lebel éclaire sous un jour nouveau le personnage de Vinci chez qui il a su déceler la révolte du créateur contre la condition qui lui est faite dans une société où « les peintres étaient confinés dans une sorte de prolétariat, où ils se confondaient avec les artisans ». Les cours italiennes du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles bannissaient les peintres des « Arts libéraux dont faisaient partie la poésie et la musique ». La Fin de l'Humilité est un manifeste auquel Ispoustéguy apporte, vingt ans après l'avoir lu (le texte date de 1952), toute la force de ses illustrations gravées à la pointe sèche où le sculpteur se révèle un graveur d'une rare intensité.

Il faut enfin signaler la parution prochaine de Retour du Printemps, de Hervé Télémaque et Gérard Legrand, livre-objet accompagné de 5 sérigraphies. Il sera présenté à la galerie Kerlikowsky + Kneiding à partir du 28 mars.

F. L.

Partition V - Bernard Heidsieck. Tactiles - Ruth Francken.

Un volume, 19 x 19 cm, 160 pages, sur offset centenaire des papeteries Arjomari-Prioux, accompagné de six disques souples, deux facés, enregistrés par B. Heidsieck de la totalité de l'ouvrage. Édition de 875 exemplaires numérotés : 45 F.

Il existe 250 exemplaires avec deux profils-sculptures de Ruth Francken, insérées dans un présentoir mobile ouvrages signés et numérotés par les auteurs : 195 F.

Léonard de Vinci ou La fin de l'humilité - R. Lebel.

Un volume, 17 x 25 cm, 90 pages, 28 illustrations, sur vélin royal pur fil des Papeteries de Lana, édition numérotée : 40,00 F TTC.

Il existe 250 exemplaires, sous emballage relieur, avec une pointe sèche originale d'Ispoustéguy, numérotés et signés : 330,00 F TTC.

(300,00 F TTC en souscription jusqu'au 30 mars 1974).

Oeuvre gravée de Ubac Maeght éditeur



GLM, des initiales désormais célèbres pour tous ceux, lecteurs rares et privilégiés, qui savent lire la poésie. Les livres GLM révèlent depuis 1926, les plus beaux textes de la poésie française et universelle, ainsi que les plus prestigieux illustrateurs : Char, Michaux, Jouve, Shéhadé, Eluard, Breton, Lorca, Trakl, Blanchard, Artaud, cotoient Masson, Ernst, Picasso, Tanguy, Miro, Sima, Villon. Guy Lévis-Mano se situe d'emblée au niveau des plus grands et des plus nobles serviteurs de la poésie. Travailleur exigeant et solitaire, il sait donner jour à des livres qui, pour reprendre la phrase de Char, « font non seulement le poète, mais encore établissent la grâce.

M. H.

« Les lecteurs de poèmes, les bibliophiles s'en avisent de plus en plus. La splendeur mélancolique des livres... L'Oasis GLM sur la carte de la Poésie, c'est l'oasis des méharistes de fond! »

René Char.

Extrait de l'introduction au catalogue 1973 de GLM.

Parutions récentes :

René Char, *Picasso sous les vents étésiens* (13,50 F)

Andrée Chéhid, *Prendre corps* (13,50 F)

Fristan Corbière, *La rapsode forane* (9,50 F)

Henri Michaux, *Quand tombent les toits.*

Dessin de Picasso illustrant le catalogue des éditions GLM.



Ispoustéguy : Le dos griffé, pointe-sèche originale



# ART ET EDITION

## Fata Morgana

## Maeght

Cette maison de Montpellier que dirige Bruno Roy, publie depuis sept ans des livres de qualité, tant par le choix des auteurs (très éclectique) que par le soin apporté à la fabrication des ouvrages. On n'oublie pas un beau livre comme *Brigues et tuiles* de Segalen, illustré par Manon.

Bernard Noël, Henri Michaux, Gilbert Lecomte, Roger Laporte, Claude Sernet... ainsi que Zao Wou Ki, Reyberolles, Velickovic, Titus-Carmel... sont au nombre des auteurs et illustrateurs. Dans le monde sérieusement menacé de l'édition de poésie, Fata Morgana apporte un toit nouveau à de nombreux jeunes peintres et poètes qui méritent d'être connus.

M. H.

Aussi tout auteur rêve-t-il d'une maison, où l'on aurait la vie devant soi, et où celui qui donne un corps aux livres serait du même côté que celui qui les écrit. Et puis non, il ne faut pas de tout pour faire un monde. Chez Fata Morgana, j'ai trouvé la maison. Elle est dans maintenant.

Bernard Noël.

Extrait de la présentation de l'exposition Fata Morgana, sept ans d'activité, au Soleil dans la Tête, 31 janvier au 16 février 1974.

Éditions récentes. Les gravures, originales illustrant les exemplaires de luxe édités par Fata Morgana sont

tirées par le peintre lui-même ou, sous sa direction, dans les meilleurs ateliers : Arte, Crommelynck, Lacourrière, Leblanc, Mourlot, Visat... Sauf indication contraire, elles sont toutes justifiées et signées par le peintre. Parmi les récentes parutions : Henri Michaux, *Bras Cassé*, 1973, 80 pages, 60 ex. sur Arches (180 F) et 1 500 sur Vergé (18 F).

Dusan Matic, *Songes et mensonges de la nuit - 2 Portes de la nuit*, illustrations de Gérard Titus-Carmel, 1973, 96 pages, 50 ex. sur Arches avec une eau-forte en 2 couleurs de GTC (180 F) et 77 ex. sur Vergé (18 F).

Charles Juliet, *Rencontres avec Bram Van Velde, 197*, illustrations de Bram Van Velde.

Bernard Noël, *Le livre de Coline*, illustré par Colette Deblé (voir notre rubrique poésie).

En préparation :

Jean Laude, *Discours inaugural à des entretiens*, illustré par Pierre Soulages.

Dusan Matic, *André Breton oblique* (coll. Scholies, volumes brochés, format 12 x 19).



Dessin de frontispice des éditions Fata Morgana.



Aimé Maeght, éditeur prestigieux n'a cessé, depuis plusieurs années, de créer des livres où l'artiste et l'écrivain étaient brillamment réunis. Au fil des découvertes, des rencontres heureuses, qui unissaient Braque, Reverdy, Chillida, Miro, Leiris, Prévert, Calder, Bonnefoy, Tapiès, sont parus de très beaux livres, lieux privilégiés des œuvres créatrices.

Ceci est plus complètement exprimé par le texte de François Chapon, *La Ressemblance involontaire* qui présentait l'exposition des Cinq livres gravés récemment organisée dans la galerie de la rue de Téhéran et dont nous publions ici un extrait.

Ces cinq livres gravés qui justement représentent le panorama le plus récent de l'activité de Maeght, rassemblent Hölderlin et Bram Van Velde (l'Unique), Jorge Guillen et Eduardo Chillida (Mas Alla), Antoni Tapiès (Cartas por la Teresa), Max Hölzer et Pablo Palazuelo (Lunariae) enfin Roger Caillios et Raoul Ubac (De vides trophées aux armes de la mort). Ouvrages où la main de l'artiste suffit parfois à créer à elle seule le mystère, comme par exemple dans les *Cartas por la Teresa*, exceptionnelle suite de lithographies avec collages de Antoni Tapiès.

Notons enfin qu'une telle qualité entraîne inévitablement des prix assez élevés puisque les éditions originales qui composent chacune, soit des lithographies, soit des gravures, soit des bois sur Japon, sont vendues à des prix qui vont de 3 500 F (l'Unique, Mas Alla, Lunariae) à 20 000 F (Cartas por la Teresa).

Autre initiative récente d'Aimé Maeght, la collection *Placards*, est conçue comme une suite de poèmes écrits pour le mur. La première série comprend cinq lithographies originales « faites pour s'accorder avec le temps, l'éclairer, lui répondre et favoriser sa lisibilité murale ». Ont ainsi été réunis, Adami et Ottiero Ottieri, Alechinsky et

Dotremont, Pol Bury et Balzac, Miro et M. Leiris, Reyberolle et J. Dupin. Chaque lithographie est tirée à 500 exemplaires numérotés et signés par l'artiste et l'écrivain. Leur prix est de 120 F.

Dans cette série, deux ressemblent par leur harmonie et leur beauté : celle de Alechinsky-Dotremont et celle de Adami-Ottiero Ottieri. Pour certains, l'occasion d'acquiescer un lithographe de Alechinsky à ce prix n'a d'ailleurs pas été perdue.

F. L.

« Le livre illustré résulte de la rencontre d'une expression littéraire et d'une expression plastique, en somme de deux écritures qui, significatives, utilisent des moyens et, la plupart du temps, des matériaux différents. Leur coexistence est susceptible de délivrer un message d'autant plus adéquat à l'idée, à l'émotion, visées l'une et l'autre par deux sortes de signes, que le but à atteindre — l'idée, l'émotion — sera mieux perçu, en définitive, dans une unité qui concerne tout notre être réceptif. Cet accès est facilité par l'engrenage d'une prodigieuse efficacité, pourvu qu'on n'en fausse point les rouages, que fournit la physique du livre pour atteindre l'intellect et la sensibilité du lecteur. Cet amalgame de deux activités créatrices orientées, à travers une appréhension similaire du réel, vers une identité façon de s'exprimer, compte tenu de l'essence radicalement différente du verbe et des moyens de l'illustrateur, atteint, lorsqu'il est réussi jusqu'en ses moindres modalités techniques, un tel point de fusion qu'on assiste alors à la naissance d'une œuvre nouvelle : son intégralité, son autonomie deviennent d'une constitution si serrée qu'aucun élément ne peut plus être dissocié de sa nécessité interne. »

François Chapon,

La Ressemblance involontaire in Derrière le miroir n° 207.

Dessin de Jacques Villon extrait des Cahiers GLM qui ont paru de 1954 à 1956, rassemblant poètes et artistes tels que René Char, J. Miro, Jacques Prévert, G. Lévis-Mano, G. Trakl, F. Garcia Lorca, J. Villon, Y. Bonnefoy, P. Torette, Hoelderlin, A. Giacometti...





## FRANCO MARIA RICCI

Libraire et éditeur à Paris

Dans ce numéro consacré pour une large part à l'art et à l'édition nous avons voulu choisir un éditeur-libraire amoureux des beaux livres. C'est pourquoi pour son arrivée à Paris, nous avons accueilli Franco Maria Ricci.



Franco Maria Ricci et Jorge Luis Borges.

Une nouvelle librairie s'ouvre bientôt au 12 de la rue des Beaux Arts, en face de l'Hôtel où habita Oscar Wilde. C'est ici qu'est descendu pour s'y établir, Franco Maria Ricci, ce nouvel éditeur venu d'Italie avec des livres flamboyants, tel cet ouvrage sur Erté que l'on peut voir actuellement dans de nombreuses vitrines. Franco Maria Ricci est né à Parme, vieille ville française, et il y a dans sa prestance un rien nostalgique du faste des Bourbons italiens. Géologue de formation, il déserta très vite les sables pétrolifères de Turquie pour se lancer dans une carrière de graphiste; en quelques mois il devenait un des trois grands graphistes italiens. Mais c'est dans les grandes salles de la Bibliothèque Palatine que devait se décider sa véritable vocation.

Au hasard de ses recherches, il découvrit un jour les manuels typographiques du maître Bodoni, celui pour qui Napoléon fit le détour par Parme. Sédait par la beauté des caractères, Ricci réunit les différentes plan-

ches en une édition de luxe tirée à quatre cents exemplaires: le succès fut total, en deux mois tout était vendu dès lors la voie était tracée. Vinrent ensuite les livres sur Zötl, Erté, les Évangiles qui sont tout autant le fruit d'une découverte fortuite que d'un travail de recherches passionnées. Ainsi les aquarelles originales du bestiaire de Zötl avaient été dispersées, il y a dix ans, dans des ventes aux enchères; il a fallu retrouver l'un après l'autre les propriétaires actuels, mais il restait encore à lier ces gravures entre elles pour ne pas se contenter d'un simple livre d'images, aussi beau fût-il. Par association d'imagination fantasmagoriques, Ricci fit appel à Cortazar qui sut trouver comment clore l'album en un livre.

Parallèlement à ces éditions de luxe au tirage limité et vendues en grande partie par souscriptions, il existe « la Bibliothèque Bleue » ainsi appelée en hommage aux livres bleus des colporteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui est une collection plus directement littéraire où sont publiés les jeunes auteurs italiens et certains classiques étrangers encore inconnus en Italie.

Mais Ricci a toutes sortes de projets et la liste des différentes collections n'est pas close, témoin cette nouvelle Bibliothèque de Babel réservée à la littérature fantastique et qui sera dirigée par Borges, inaccessible idole de son adolescence, ami et proche collaborateur du temps de sa maturité.

Frédéric Costa

## L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert

L'Encyclopédie est sans doute le plus important des ouvrages publiés par Ricci. Il ne s'agit cependant pas de la reproduction intégrale de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert publiée en 1772.

Ainsi que le souligne Ricci lui-même, l'Encyclopédie de l'époque était conçue sous la forme d'un dictionnaire qui suivait le labyrinthe de l'alphabet... Celle-ci se veut une anthologie. Elle comprend l'ensemble des douze volumes de planches de l'édition originale, soit plus de trois mille gravures au total intéressant des domaines aussi divers que l'horlogerie, le mobilier, la chasse, la médecine, etc... Ces douze volumes seront suivis de quatre volumes de textes confiés à des spécialistes de renommée mondiale tels Starobinsky, Barthes, R. Villon, Venture, J. Proust, Fubini, etc., qui tenteront de restituer l'essentiel de l'entreprise encyclopédique, son mouvement interne, ses allusions cachées. Mais il reste encore deux ans de travail avant que la totalité de l'œuvre soit publiée. En attendant, les souscriptions sont ouvertes...



## Editions de Franco Maria Ricci

Collection I segni dell' Uomo (Le signe de l'homme).

Cette collection est dédiée à l'art inconnu, parallèle, hors des académies et des musées. Pour le découvrir Ricci parcourt le monde et demande à de grands écrivains ou critiques de collaborer au texte.

Ont paru en italien les livres suivants:

*Il Disertore*, texte de Jean Giono *Tagabue*, texte de Cesare Zavattini

*I Vangeli*, avec les tables de Zöllis

*Apocalisse* *Tarocchi*, texte de Italo Calvino

*Theatrum Sanitaris*, liber magistri Ububchaym de Baldsch Erté, texte de Roland Barthes

*I Turchi*, texte de Alberto Arbasino

*Zötl*, texte de Julio Cortazar

*Beato di Liébana*, texte de Umberto Eco

*Il Congresso del Mondo*, texte de Jorge Luis Borges

Après Erté, paraîtront à Paris *Le Tarot* de Italo Calvino, *Le Congrès du monde*, de Borges et Zötl, de J. Cortazar.

Chaque ouvrage est tiré à 3 000 exemplaires et vendu 380 F.

Collection *Biblioteca Blu* (format 12 x 22).

Cette collection rassemble des auteurs tels que Gobineau, Puccinelli, Marcel Schwob, Pirota, Anna Maria Guerrieri.

Elle paraîtra en France à la fin de l'année 74.

Illustration de puce tirée de l'Encyclopédie.



## POESIE

Cette page de poésie ne cherche pas à mentionner tous les ouvrages qui paraissent. Elle souhaite opérer un choix, se méfier de la critique comme de la marée noire, favoriser par contre la publication de larges extraits, au lecteur d'apprécier.

## Le livre de Coline

viennent de paraître avec, il faut le dire, de très délicates illustrations de Colette Deblé, dessins subtils jusqu'à la transparence et qui s'inscrivent parfaitement dans l'esprit des textes. On pourrait en dire autant des poèmes de Bernard Noël, qui écrit sur le ton du jeu :

je suis sec  
sec  
sec  
tellement sec  
qu'à me voir  
chacun tire la langue.

Nous lui préférons : temps d'argile où l'haleine s'empâte tout devient palabres aigre alarme on vient des murailles noircir la pupille des mots...

Mais Bernard Noël est aussi l'auteur du *Château de Cene*, d'une *Messe blanche*, d'A *vif enfin la nuit*.

(1) Fata Morgana, 18 F.

## Guy Levis Mano

Guy Levis Mano.



Tout le monde connaît G.L.M., peu de gens connaissent Guy Levis Mano. L'un est éditeur (voir article plus loin), l'autre est poète. En fait les deux sont d'inséparables compagnons. Mais c'est au poète que nous pensons en lisant le livre qui vient de lui consacrer André Chédid et Pierre Torreilles (1).

A force de servir la Poésie, écrit André Chédid, Guy Levis Mano s'est parfois trouvé à l'ombre de ses poètes.

Je vais dans la rue  
Je rentre, je sors  
mon dieu où aller  
dans le ciel ou en moi.

Poète jusqu'au bout de la nuit, poète de la parole solitaire, l'écriture est ici, longue, comme la mémoire, lorsqu'elle dicte chacun de nos gestes.

Jean que feras-tu dans ces couloirs, ces escaliers et devant ces portes qui ne te joindront à rien?...

« Ma parole était grise... c'est moi qui parle pour toi... »

O nuit me donneras-tu la réplique... »

Comment dire, et puis non, Guy Levis Mano, avec les armes d'un poète, saigne le désespoir.

(1) Poètes d'Aujourd'hui. Seghers.

## L'Enfant à la Cadillac

Qu'il me soit permis ici de remercier tout haut Fady Noun pour son livre (1). Qu'il sache par la voix des airs l'émotion que j'ai ressentie à la lecture de ses poèmes, ce nouveau souffle tant attendu, et que laissent présager quelques publications antérieures (2).

« En Afrique de l'Os.  
Derrière mes poignets blindés de pouls.  
La tendresse d'une maman, la roulette russe. »  
« Quand je serai mort  
Que quelqu'un ouvre ma tombe tout de suite  
Pour voir si je dors souriant  
Au fond du lit près des anges de Dieu  
Parmi les ruines de mes jouets  
Et des amis qui me sourient.  
Qu'on pose encore si possible  
Entre mes lèvres et le coin de mes yeux  
Un dernier baiser comme un rubis de montre. »

(1) *L'enfant à la Cadillac*, éditions « Le Réveil ». Exclusivement au 10, rue de Vaugirard, 75006 Paris, 20 F.

(2) *Le Sens de l'Histoire*, Les Lettres Nouvelles, Paris et N° 1 de la revue *Météore*, Paris. M. H.

## Chrétiens de Troyes

Perceval ou le Roman du Graal  
Gallimard, collection folio.

Assurément, l'on ne peut que saluer une publication qui met Chrétien de Troyes à la portée du plus grand nombre. La vénération que l'on se croit obligé d'accorder aux écrivains du Moyen-Age est en général bien lointaine, et il est bon que le grand public puisse lire les textes, en édition de poche, sans avoir à consulter des éditions savantes et austères ou à passer par des adaptations ou des résumés à la fidélité douteuse. La traduction que nous présentent Jean-Pierre Foucher et André Ortais est à la fois rigoureuse et élégante. Ils ont eu en outre l'excellente idée de nous présenter des extraits des Continuations de Perceval. On sait que le roman de Chrétien de Troyes est resté inachevé, et on ignore comment, dans son esprit, l'aventure du Graal devait se terminer. Les Continuations nous donnent une idée de la façon dont Chrétien de Troyes a été interprété au Moyen-Age. La bibliographie aurait peut-être gagné à être précisée par quelques commentaires critiques.

mais aussi une parenté formelle avec la lyrique des troubadours, qui doit nous empêcher de lire Chrétien de Troyes comme, disons, Flaubert ou Balzac. Or la langue de Chrétien de Troyes n'est pas difficile. Nous n'en dirions certes pas autant de celle de la *Chanson de Roland* ou de certains *Jeux et Fabliaux*. Mais si la langue de Chrétien pose au lecteur profane des problèmes de lecture, c'est essentiellement à cause de l'orthographe. Modernisons l'orthographe — après tout, n'est-ce pas ce que faisaient sans se gêner les copistes du Moyen-Age — au besoin, changeons quelques mots, mettons une ou deux notes, et Chrétien de Troyes se lira sans effort :

Ce fut au temps qu'arbres feuillissent  
que herbes, bois et prés verdissent,  
et les oiseaux en leur latin  
chantant doucement au matin  
Et toute riens chose de joie  
enflamme...

C'est sur cette « ouverture » que débute le récit. Que reste-t-il de la fraîcheur de l'aube sans le rythme léger des octosyllabes? Si l'on publie le texte de Chrétien dans une orthographe modernisée, il ne faudra guère plus de notes que dans les éditions scolaires de Corneille ou de Racine. Rendons hommage au travail accompli. A sa manière, il est utile. Mais nous attendons encore une présentation des textes médiévaux qui les rende accessibles au public moderne sans céder à la peur superstitieuse de l'« ancien français ».

Stéphane Gompertz

## Les Oranges de Sang

Prix du Meilleur livre étranger 1973, aux éditions Denoel - Lettres Nouvelles.

Le titre étrange du dernier roman de John Hawkes évoque bien l'atmosphère de ce livre, où les drames secrets des hommes se conjuguent sans cesse aux variations de la lumière. Les couleurs rouge et orange de l'aube et du crépuscule, et, plus généralement, les jeux du soleil et de l'ombre, emplissent tout le roman, marquant et reflétant les personnalités. Le soleil est celui d'une Illyrie imaginaire, faite de douceur méditerranéenne et de rudesse primitive: ciel bleu, mer noire ou argentée, plage

grise, église trapue, forteresse en ruines, cyprès funéraires. Mais pour celui qui sait le lire, ce paysage rappelle, évoque, suscite les pas clairs et mystérieux de l'amour. Deux couples se rencontrent; Cyril, le narrateur, voudrait que cette rencontre donne à chacun l'occasion de s'épanouir librement en toute innocence, confiance et pureté, que les unions s'instaurent dans la joie et le refus de toute possession jalouse. A cause de l'un des protagonistes, l'harmonie ne pourra pas s'établir, et la mort viendra inter-

Le symbole de la collection Blu.



## Chronique du livre

rompre la tapisserie que Cyril, patiemment, ne cessait de tisser. Il ne restera plus au narrateur qu'à tenter de renouer les fils perdus, seul ou avec son amante retrouvée. Le roman se déroule alternativement avant et après le drame qui a brisé l'idylle, pour arriver dans les toutes dernières pages à ce drame lui-même où le Cyril de jadis et le Cyril de maintenant, le souvenir et le journal, l'aventure avortée et la patiente récréation se sont définis mais se rejoignent enfin dans la sérénité intemporelle de l'écriture : « En Illyrie, il n'y a pas de saisons. » Le temps semble s'abolir dans la réconciliation d'un présent plein de douceur. Le sang, la désolation, la dégradation ne peuvent être oubliés; les charmes du sexe appellent les puissances de la mort. Mais l'érotisme, extraordinairement puissant, est constamment lié à l'évocation de la musique. Par delà les sombres obsessions, par delà aussi la complexité des relations humaines et du récit romanesque, Cyril (John Hawkes ?) sait retrouver la jouissance que recèle un grain de raisin longuement savouré — pureté de l'image où le roman ne se sépare plus de la poésie.

S. G.

## Chaman

Sous la protection du prêtre-sorcier ou du médecin-homme prend place cette nouvelle revue trimestrielle qui se réclame « de la renaissance cosmique pour une pratique culturelle de l'écologie — pour changer les rapports de l'homme avec la Nature. » Une telle initiative devrait mobiliser notre attention, car donner une dimension poétique et philosophique à des préoccupations écologiques procède d'une démarche universaliste très estimable, d'autant que cette démarche nous invite à la quête spirituelle. Malheureusement, au niveau de la réalisation, il semble que le style amphigourique de certains collaborateurs en proie au confusionnisme intellectuel le plus resplendissant rende dangereusement opaque ce rayon de lumière qui nous vient du Vacluse. Les principaux articles qui composent ce premier numéro s'intitulent : Pour une pratique culturelle de l'écologie (Michel Jourdan); Adoration de la terre (Robert Gaud); Les influences cosmiques en agriculture (J. Rouzel); Besoin psychique de Nature (Roland de Miller). Quant aux textes de Gil Jou-

nard, de Michel Cosm et d'Alain Brault, ils assument la charge poétique dans une perspective écologique. Sur un tout autre plan, il convient de saluer le très respectable travail et l'effort humain que représente « Chaman ».

Michel Dansel

Administration : Patrick Glennaz, 129, rue de Lourmel - 75015 Paris.

## Marc Ichall

poète de la fatalité.

Dans sa collection « L'aube dissout les monstres », Pierre Jean Oswald vient d'éditionner l'œuvre complète inachevée de Marc Ichall (1). L'insularité de cet authentique poète me semble gravement injuste. En effet, son nom n'apparaît dans aucun panorama de la poésie contemporaine, pas même dans celui de Serge Brindeau.

« Nos reins nos cœurs nos têtes osent affronter le soleil et si celui-ci pour nous devient noir qu'on le sache bien c'est que nous l'aurons emprisonné dans nos sexes nos poitrines et nos cerveaux et qu'il disparaîtra à jamais avec le dernier vivant. » Ainsi Marc Ichall se défendait-il d'appartenir à ce soleil noir, grand pourvoyeur de destinées tragiques. Derrière les grandes orgues de sa déesse métaphysique on perceit toujours un chant d'espoir : « Je veux que tout délire soit de joie, toute joie mélancolie mortelle et sur la pierre de la sainte souffrance assoier à jamais l'amour intangible du corps pétri de rage et de ferveur. » Les poèmes de Marc Ichall sont d'une bouleversante sincérité. L'homme ne triche pas : il se plaque tout entier dans le texte. Poète de la révolte et de la réalité quotidienne la plus abrupte, il écrit suivant le rythme de ses artères sans trop se soucier de faire de la littérature. Ses premiers recueils Le feu dedans (1958) et La colère des imbéciles (1960) furent édités par P. J. Oswald; ils passèrent inaperçus. Ce silence entretenu autour d'une œuvre avec laquelle la poésie française contemporaine aurait dû compter plus tôt n'est certainement pas sans rapport avec le fait que Marc Ichall se soit suicidé dans un café de la rue de la Roquette, fin septembre 1964. Il était âgé de 30 ans.

M. D.

Œuvre complète inachevée, édit. Pierre Jean Oswald, 18,60 F.

## Le Champ de Mars

de Bernard Clesca.

Le Champ de Mars constitue le périmètre intérieur d'un homme pourchassé par ses souvenirs : « L'enfance est lointaine ou Tabarka, Carthage, Taliouine, Marrakech, photographies jaunies, cartes brouillées d'une existence incertaine, ne sont plus que des noms. » Bruno, qui n'est que le prétexte à Bernard, ressuscité, au cours de ses promenades chargées en mélancolie, Mona, l'Ève d'un été grec. Quand la nuit s'empare du Champ de Mars l'obsédante Mona réapparaît : « Souriante à l'improviste, à demi dénudée, violette et verte, le regard voilé d'un large chapeau de paille. »

Élevé « à la coloniale » dans un Maroc en voie d'émancipation, Bernard Clesca nous brosse la fresque d'une adolescence sacagée par un « exil » : « Le Maroc lui étant devenu une terre lointaine il avait espéré en respirer les effluves dans ce qui n'était pas encore l'Europe, et lui indiquait l'Afrique. »

Dans ce Champ de Mars, il y a un climat laforçaien au sein duquel la transplantation, la sensibilité pudique, le bonheur contrarié, l'univers sensuel, trouvent un prolongement dans une écriture délicate où l'art du cliquetis des images est porté à des sommets que la poésie ne découvrirait point. Il y a en effet chez Bernard Clesca un Jules Laforgue révisé par Albert Camus. Mais je ne pense pas que dans ce premier roman l'auteur ait donné la pleine mesure de son talent. Toutefois, il est regrettable que cet écrivain taillé pour les grands itinéraires se soit appliqué à nous démontrer qu'il savait, lui aussi, comme tous les apprentis sorciers de la littérature, désacraliser les règles élémentaires de la ponctuation et de la syntaxe. De mon point de vue, Clesca est tombé dans le piège d'une pseudo-modernité qui ne choque même plus le bourgeois. Il convient quand même de rappeler qu'en 1873, avec ses Amours jaunes, Tristan Corbière avait déjà mis en berne le pavillon de l'académisme ! Puis, dans le Champ de Mars il y a tout un cumul de subjonctifs imparfaits que Bernard Clesca manipule avec un bonheur et une justesse parfois discutables. Hormis une ponctuation délibérément fantaisiste

et une singulière concordance des temps, ce roman d'essence classique est l'œuvre d'un grand écrivain doublé d'un artiste.

M. D.

Le Champ de Mars, édit. Bernard Grasset, 18 F.

## Sélection Livres

Tucci (Giuseppe) : Théorie et Pratique du Mandala. 164 p., 24 F. Fayard. Étude traditionnelle d'un sujet où les interprétations fantaisistes n'ont plus leur place.

Franca (Galienne) : Le droit au trône. 388 p., 108 F. Klincksieck. Un problème de prééminence dans l'art chrétien d'occident du IV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle.

Mawlana Djalal Od-Din Rûmi : Odes Mystiques. 227 p., 64 F. Klincksieck. « Chants d'amour et de deuil » par le fondateur au XIII<sup>e</sup> siècle de l'ordre des Derviches-Tourneurs.

Saint-Benoit : La Règle, publiée par l'abbaye de Solesmes. 120 p. Texte intégral de la première règle monastique qui inspira toutes les autres.

Gautier (Théophile) : Les Jeunes France. Romans goguenards. 256 p., 26 F. Flammarion. Le Romantisme à la française du temps de Hernani.

Ribemont Dessaignes (Georges) : Déjà jadis ou Du mouvement Dada à l'espace abstrait. 10-18. 437 p., 9,30 F. Vaste vue d'ensemble par l'un des témoins les plus constants de l'époque.

Carrington (Leonora) : Le cornet acoustique. 256 p., 35 F. Flammarion. Traduit de l'anglais par H. Parisot et préfacé par A. P. de Mandiargues. Nouvelle de celle qui, d'après André Breton, « entendait mettre et retirer le masque qui la préserverait contre l'hostilité du conformisme. »

Char (René) : Se rencontrer paysage avec Joseph Sima. 20 p., 13,50 F. Jean Hugues. Avec une gravure à l'eau-forte par Joseph Sima pour l'édition de luxe tirée à 60 exemplaires.

Noel (Bernard). Le livre de Coline. 80 p., 18 F. Fata Morgana. Avec 5 eaux-fortes originales signées de Colette Deblé pour l'édition à 270 F.

Tisserant (Jean-Marc) : L'Hymen l'Hymen. 120 p., 24 F. Fata Morgana. Avec deux eaux-fortes originales signées de Titus-Carmel pour l'édition à 300 F. Et quatre gravures supplémentaires du même artiste pour l'édition à 1 200 F.

## Baobabs et caoutchoucs

Caverne d'Alibaba pour amoureux des arbres, le jardin d'hiver s'est installé dans la grande serre du Jardin des Plantes. Le soleil doit traverser la couche polluée de l'air parisien, puis les verrières, enfin la chair de milliers de feuilles dont certaines ont plus de quatre mètres d'envergure, pour toucher de ses rayons le sol, ce qui n'empêche pas une végétation ressemblant étrangement à celle des sous-bois d'Île-de-France, violettes, lierre allongé, etc., de proliférer. Un groupe de bananiers énormes ferme l'horizon. Au hasard des trousés du plafond végétal, apparaissent des palmiers tout à fait exotiques, des arbres aussi dont le nom s'étire tant, qu'il est impossible à un profane de s'en souvenir très longtemps, des lianes, quelques petits buissons dont les fleurs rouges clignotent dans cet univers de chlorophylle.

Parfois, un banc restitué à cette forêt vierge sa qualité de promenade parisienne, et ce n'est pas pure imagination de suggérer que cette luxuriance mêlée de l'air lourd, crée une atmosphère amoureuse. Cela est confirmé par la présence de couples enlacés, je m'en souviens d'un, accoudé à la balustrade de la grotte artificielle contemplant de l'étage supérieur, l'immensité de la serre. A leur pied la source, entourée d'une végétation d'une « charnelité » presque effrayante, entre autres, l'aimable et domestique phyllo-dendron, enfin libéré ici, dont les feuilles supérieures chatouillent le haut de la verrière, lieu d'habitation de toute une colonie d'oiseaux. C'est sans doute là le plus saisissant : cette sauvagerie, cette sensualité, de la part d'une plante qui jusqu'à ce jour avait surtout brillé par sa civilité. De la grotte, l'accès vers le jardin mexicain, un escalier taillé dans un béton jouant au sauvage, fait découvrir une végétation grise et jaune. Des cactus, principalement, étirent leurs membres dans cette serre; beaucoup plus belle architecturalement, c'est la soeur jumelle du jardin australien, toutes deux carrées, situées de part et d'autre de l'allée centrale du jardin des plantes, ravissantes. Ici l'air est plus lumineux, plus léger, plus sec, mais plus chaud. Derrière des vitrines s'étale en petit tout un complément de végétation, entre autres les plantes cailloux.

Les deux serres carrées et le jardin d'hiver.



Voilà la serre des fougères, puis une autre plus petite où de somptueuses orchidacées asiatiques s'ébattent, la chaîne qui retient le public à l'entrée de ce couloir, laisse penser que nous sommes les voyageurs aux portes d'un harem. Enfin la serre des plantes utiles des pays chauds. Un étalage de produits merveilleux. Une sorte de marché Mouffetard sur pied et une petite pharmacie à l'usage du voyageur tropical en péri.

En dehors de l'intérêt documentaire il reste la sensation de pénétrer dans un monde perdu ou soudain la mémoire de l'avant sombre dans un abus de chlorophylle.

Nicolas Peskine

## Historique

Henri IV et Sully ont eu l'idée d'un jardin de plantes, qui fut finalement réalisé sous Louis XIII (1635) par deux médecins du Roi sous le nom de « Jardin Royal des Plantes Médicinales ». S'adressant d'abord aux étudiants en médecine et aux apothicaires, il devient rapidement un centre de recherche scientifique de renommée mondiale.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle son rôle s'affirme. Il est réorganisé par Dufay — qui y crée les serres pour les plantes exotiques et agrandit les collections d'Histoire Naturelle. Buffon poursuit l'effort de son prédécesseur et triple la superficie du Jardin.

Dans ce XVIII<sup>e</sup> siècle où les sciences, l'histoire naturelle en particulier, sont tellement en faveur, la Convention va consacrer et achever son organisation. Le Jardin devient alors « Museum National d'Histoire Naturelle » et au XIX<sup>e</sup> siècle il est le siège d'illustres découvertes scientifiques qu'évoquent les noms de Lamarck (Théorie de l'évolution),

Cuvier (Science des animaux disparus), Claude Bernard (Physiologie), Gay Lussac (Chimie), Becquerel (découverte de la radioactivité)...

## Un avenir compromis

Les Serres couvrent une superficie d'à peu près quatre mille mètres carrés et abritent environ cinquante mille plantes originaires des régions tropicales et sub-tropicales, représentant quinze mille espèces différentes.

Les plus anciennes et les plus belles sont certainement les serres carrées qui furent reconstruites en 1908 sur des plans datant de 1880 et s'inspirant du Crystal Palace de Paxton à Londres. Ce sont aussi malheureusement celles qui auraient mérité l'entretien le plus attentif, car aujourd'hui leur dégradation peut faire craindre leur disparition prochaine.

Le Jardin d'Hiver est certes d'une architecture moins élégante mais il est impressionnant par ses dimensions monumentales et surtout par la luxuriance des plantes qu'il abrite. Car si la floraison des espèces est presque toujours impossible en raison du faible éclairage, leur taille et leur volume ne semblent guère en souffrir. Les petites serres offrent un certain attrait par les collections très complètes qu'elles renferment : fougères et « cornes de cerf », orchidacées fleuries, plantes utiles des pays chauds.

Il est probable que cette richesse en espèces et en plantes ne pourra pas être maintenue car la concentration nuit à leur épanouissement.

En maintenant des végétaux dont la majorité étiquée ne fleurit que très peu tandis que d'autres sont réduits à des caricatures, on aboutit à une triste défiguration de la nature. Le souci principal des responsables est bien entendu de sauvegarder l'essentiel, mais ils se heurtent souvent à l'immobilisme administratif ou à l'indifférence.

Aujourd'hui il est déjà trop tard pour restaurer les serres. Pratiquement cela est devenu impossible et toujours trop coûteux pour être envisagé. Les chauffages défectueux, la vétusté des lieux, l'obscurcissement des vitres en particulier, rendent les plantes très vulnérables et chaque hiver les menace. On devra sans doute, si les moyens permettent toutefois de sauver les plantes, sacrifier les constructions anciennes au profit de serres modernes, certainement plus aptes aux besoins des végétaux. Il en existe de nombreux exemples à l'étranger, et les responsables du jardin des plantes en rêvent. On les comprend, même si l'on doit regretter la disparition probable du charme des anciennes.

Bénédicte Lacloue



## Histoire de Sortir

Jean-Dominique Bauby rencontré Nicolas Peskine, auteur dramatique de vingt-deux ans, qui collabore à l'Artistique. Ils ont parlé de sa première pièce « Histoire de sortir ».

Est-il exact que si tu as fait cette pièce sur l'univers carcéral c'est parce que tu as été toi-même en prison ?

Oui, de mars à juillet 1970, j'ai tiré quatre mois de préventive pour violence à agent. C'était à Fleury-Mérogis, département des droits communs, et cela bien que j'ai été condamné pour mon action politique.

Fleury-Mérogis c'est une prison modèle ?

... et un lieu tout à fait fascinant. La vie y est plus « facile » que dehors, on bénéficie d'un certain confort. Alors tout ce qu'il reste à faire c'est se culpabiliser à fond ou se vider l'esprit. La prison classique engendre la révolte, pas la prison modèle.

Comment s'est passée ta rencontre avec le théâtre ?

Quelques mois après ma libération j'ai travaillé pour une boîte qui fournissait du matériel à la troupe de Jean-Marie Serreau. J'ai intégré assez naturellement en qualité d'assistant. A cette époque, comme tous les anciens taulards je refusais complètement mes souvenirs de prison, n'en parlant que pour jouer au héros qui en a bavé, ce mythe à la con. Et puis j'ai retrouvé Michel, un copain d'une cellule voisine, et on a bavardé

Dessin : Chung Lai Choy



pendant quarante-huit heures extrépant de nous même tout ce qu'on occultait depuis bientôt deux ans.

Il y a eu un déclic ?

J'ai senti en moi un besoin violent de raconter mon expérience. J'ai d'abord écrit des textes, presque des poèmes, l'idée d'une mise-en-scène n'est venue qu'un peu plus tard. La première mouture de la pièce est la suite logique de cette période d'écriture. Sous l'empire d'une sourde colère on donne dans les effets faciles; la prison est représentée physiquement et les spectateurs doivent la ressentir comme telle. Avec la troupe, tous des anciens prisonniers, on était à la recherche du détail réaliste, dénonciateur de l'ennui et des compromissions. Le décor pesait trois tonnes, je crois que mes intentions aussi. Mais je ne regrette rien, c'était une espèce de cri, il fallait que je le pousse...

Tu n'es vraiment sorti de prison qu'en écrivant cette pièce ?

Oui, de même que dans la pièce le texte sert d'échappatoire aux prisonniers.

Et « Histoire de sortir » tel qu'on peut le voir actuellement ?

Le texte est le même, mais la démarche totalement différente. Il

n'y a plus de prison mais d'anciens prisonniers, qui, par un psychodrame, tentent de régler leur compte avec le passé, de briser leurs remords et leur angoisse. C'est un demi-échec, car dans leur violence, ils s'aperçoivent que leurs fantasmes se heurtent à un mur beaucoup plus haut que celui de toutes les prisons du monde. La justice physique n'est plus représentée que par deux « matons » grotesques, symboles de son absurdité.

Cette fois, tu emploies de vrais comédiens ?

... et je veux que le public se sente au théâtre et non pas en prison.

Il s'agit d'une expérience analytique et non plus d'une dramaturgie articulée autour du souvenir.

Finalement « Histoire de sortir » c'est quoi ?

Ce n'est pas une pièce sur les prisons mais une pièce sur « ma » prison. Il faut sortir de taule, d'accord, mais aussi sortir de l'histoire c'est-à-dire de la fatalité sociale. Etre en prison, c'est une façon de se suicider sans mourir, c'est presque trop facile.

Des projets ?

Bien sûr, mais c'est une autre histoire.

## Le Cavalier seul

d'Audiberti, mise en scène de Marcel Maréchal. Au théâtre de l'Est Parisien.

Le théâtre d'Audiberti n'est pas l'œuvre d'un dramaturge, mais plutôt celle d'un écrivain, ou mieux d'un poète. Audiberti appartient à cette génération qui a su après Giraudoux et Cocteau réconcilier la littérature et le théâtre. Or cette réconciliation s'est faite un peu au dépens du théâtre. Ici, les situations « dramatiques » au sens technique du terme ont disparu, les dénouements ne dénouent rien et l'intrigue est effacée par l'étonnante virtuosité du texte, éloquence pure, délire verbal digne de Rabelais, magistralement contrôlé. Dans « Le Cavalier seul », le ton passe sans transition de la chanson (on pourrait dire « comptine ») à l'emphase (pas toujours parodique) de l'épopée. L'auteur n'est pas habitué par des sentiments, des idées ou des images, mais par des mots et des structures de mots : il est le rhéteur par excellence : il tire parti des moindres contrastes, joue sur tous les registres de la langue, utilise les métamorphoses avec un savoir et une efficacité redoutables.

Parue chez Gallimard en 1955, la pièce a été créée le 5 décembre 1963 au théâtre du Cotherne, à Lyon, dans une mise en scène de Marcel Maréchal et elle est reprise aujourd'hui au Théâtre de l'Est parisien.

« Le Cavalier Seul » est l'histoire de Mirtus, paysan amoureux de filles, dont des recruteurs ignares et un prêtre inquiet font, bon gré, mal gré, un chevalier dans le but de le décider à partir pour la croisade.

Devançant la troupe qui pille et saccage derrière lui, il se retrouve à la cour de l'empereur Théopompe et de l'impératrice Zoé qui, séduits par sa façon et le génie de son argumentation,

tendent de le détourner de sa prétendue vocation : libérer le Saint Sépulcre.

Mais Mirtus ne se laissera pas enliser dans le faste oriental et les douceurs érotiques. Il veut accomplir ce qu'il croit être son destin.

Le troisième tableau nous le montre à Jérusalem, traitant d'égal à égal avec le Calife qui lui offre sa sœur Fatima et le commandement de l'armée. Il est bien près de se laisser séduire quand il rencontre un homme portant une couronne d'épine et reconnaît en lui le Christ des temps nouveaux.

Mais cet homme est condamné et pour le sauver, Mirtus, selon la coutume, doit subir le supplice du pal. Bien entendu il refuse le marché et sombre dans un remords définitif.

Trois ans plus tard, quand l'armée des croisades déferle sur Jérusalem dans un bain de sang, non loin d'un fourgon d'hosties, il rejoindra ses camarades afin de pourfendre les infidèles. L'Occident a repris le dessus avec le sens du devoir et la grossièreté contagieuse des soudards.

On imagine assez les difficultés et les tentations qu'ont pu offrir au metteur en scène l'ampleur picaresque de l'œuvre d'Audiberti. Les pièges étaient nombreux : — une pièce longue, une atmosphère difficile à extirper de l'abondance et du fourmillement textuel, l'entre-croisement thématique, enfin l'absence d'une véritable structure dramatique.

Marcel Maréchal a su les éviter. Sa mise en scène ne se contente pas de servir le texte, elle le prolonge, le féconde. D'abord le décor : peu d'accessoires, en

## Dom Juan au Café de la Gare

Si nos renseignements sont justes et les milieux bien informés, il y aurait du nouveau au café théâtre de la rue du Temple.

guise de fond, une gigantesque toile de Constantin Byzantios qui évoque, plus qu'elle n'impose, les différentes instances de méditerranéité, « lieu » commun aux trois tableaux. De l'espace, très libre, les comédiens tirent un parti maximum. Les mouvements de scène, incessants mais dosés, et la gestuelle souvent source originale de comique, créent un jeu indépendant ou bien soulignent le texte avec une intelligence quasiment « pédagogique ». Les ballets grotesques et irrésistibles de la cour de l'Autocrate Théopompe allègent le rythme de cette pièce de trois heures et

l'utilisation excellente de la musique et de la lumière donne à l'image scénique une densité singulière.

Maréchal a su inventer un second niveau de lecture qui se nourrit du texte et le sert à la fois. Aux figures rhétoriques correspond ainsi un équivalent scénique qui rehausse les effets de contraste, d'anachronisme, de jeux de mots et de métaphores. Mieux qu'une adaptation, la mise en scène de Marcel Maréchal est au sens propre une re-création théâtrale respectant la vision profonde du poète.

F. R. - L.

## La Loire, Agnès, et les garçons

Magnifique. Ils ne l'ont certainement pas fait exprès, c'était trop beau. L'O.R.T.F. s'est laissée aller jusqu'à montrer un film, qu'elle avait produit, et qui était miraculeusement beau. Comme touché de grâce; comme tout ce que fait Genevoix.

Genevoix a dû fréquenter un jour Dieu de très près, ce n'est pas possible autrement, car tout ce qu'il fait possède comme une auréole de pureté. Il sait manier la vie dans sa plus profonde vérité sans jamais esquiver un geste impudique. Et ce qui est encore plus sûr sans jamais engendrer en nous, lecteur ou spectateur, une réaction de pensées ou de désirs un tant soit peu indécentes, de ceux qui mettent mal à l'aise.

Ce film était beau, sans doute parce qu'il avait eu le don des moyens d'être beau. Je ne sais pas s'il était bien joué, bien photographié, ou bien je ne sais quoi. Car soudain j'ai retrouvé ma nativité. J'y ai cru; comme un fou. J'y ai cru désespérément. Affolé de stupeur contemplatrice. Jeudi il a neigé. La campagne était belle. Et là aussi j'ai contemplé. Et au fond pourquoi aller au-delà. Si rien d'autre ne la justifie plus, la vie peut être contemplative. Au moins.

Revenons au film. Qu'y avait-il? D'abord la Loire. La Loire est magnifique. Elle porte en elle des millions de bébés. C'est la mère suprême. Sa vallée est riche. Riche d'arbres fruitiers, de vignes, de champs de blé, de villages et de villes en bonne forme. Les bords de Loire sont des terrains de jeu fantastiques, avec des plages immenses, des fourrés, des alcôves verdoyantes. Bon Dieu qu'il fait bon traîner ses guêtres dans ce coin-là. On y laisse un tas de souvenirs qu'on peut revenir déterrer n'importe quand. Il suffit d'écartier un peu de sable pour trouver ce qu'on veut.

Quelles belles images que ces rayons de soleils qui éclatent sur l'eau pour illuminer les arbres comme une chapelle, par mille sources de lumières éparpillées. Il y a aussi les deux garçons. Ils m'ont tout de suite semblé un peu conaillons ces deux garçons, mais c'est resté fugitif. Le principal est qu'ils avaient l'air de terriblement tenir l'un à l'autre, et ça c'est beaucoup. C'est énorme par ces temps de désaffection. Et puis ils avaient l'air d'aimer Agnès comme des fous.

Ce n'est pas du vaudeville. C'est du vrai. Le vaudeville c'est bon pour les gens déjà corrompus. On ne sent vaudevillesque quand on l'est. On se sent morveux quand on l'est. Et quand on se sent beau, il faut le dire. C'est suffisamment rare pour ne pas le cacher. Il était fort ce film.

Il y avait aussi l'inexistence des autres et de leur monde. Quand on le voyait directement ce monde il était grossier comme l'oncle de Gien, ou sourd comme les grands-parents, stupide comme le père. Et quand il devait inéluctablement intervenir, pour cause de fatalité sociale, et bien il prenait l'apparence du frère d'Agnès, un venot, ou de la sœur d'un des garçons, une innocente.

Et tout retournait dans l'ordre des choses. Dommage. C'est triste l'ordre des choses.

Reste une soirée fantastique. Comme une messe à la vie. Ou une messe! On ne peut que retrouver une certaine mystique ou couper la télévision face à de telles œuvres de vie. C'est ainsi.

Genevoix, on l'avait déjà vu chez Bouvard et déjà il m'avait tapé dans l'œil. Quel mec! lucide, sage, et pourtant avec cette graine de folie mystérieuse qui fait la différence entre les automobilistes et les autres.

Nicolas Peskine.

la dynamique et la cohésion qui commençaient à manquer lors des dernières semaines à « Toute devant - Marron derrière ».

On verra Dom Juan (dites : « Monsieur Rhoanne ») aux prises avec sa dernière compagne, une Elvire qui n'est autre que l'épouse et la compagne de tante de Jacques Trotsky, responsable de la section de la IV<sup>e</sup> Internationale.

On verra Agnès, minette de la haute bourgeoisie pendue au téléphone toute la journée mais qui a en réalité partie liée avec le lobby marxiste.

On verra, enfin, comment Sganarelle révélera les rapports de son maître avec la C.I.A.; comment ce dernier vendait à la redoutable agence, les renseignements recueillis pendant les épanchements des belles militantes.

On verra de l'amour et de la haine de classe, on verra des serments et du matérialisme dialectique, et comme toujours on aura droit, à l'entracte, à une consommation gratuite.

F. R. - L.

## Vermeil comme le sang

spectacle sans texte, mise en scène par Claude Régy au théâtre de Chaillot.

Les rites d'initiation chez différents peuples et les mythes du cycle de la vie et de la mort ont inspiré à Claude Régy cette suite de tableaux. Il n'y a pas de texte, aucune parole n'est prononcée. C'est un travail sans paternité déterminée. Le jeu des acteurs, la musique très suggestive de Jean-Pierre Drouot, le décor du peintre Arroyo qui a imaginé sept grandes portes, tout contribue à nous faire pénétrer, dans un monde peuplé d'hommes à demi-nus qui, tantôt officiants tantôt initiés, au milieu de

nuages de vapeur, portent des blocs de glace — rafales de feuilles mortes — pluie de pommes, jeune fille aspergée de rouge puis lavée, cuvette de boue où l'enfant est pétri.

Tout n'est pas évident aux yeux du spectateur. Mais est-il absolument nécessaire de comprendre? Je vous conseillerais même de ne pas lire le gros volume du programme ayant la représentation. Construisez-vous votre image, votre rêve, partez dans ce très beau poème plastique.

Almudena



Photo - Leslie Harbison

## « Le Madrigal de Paris »

Créé en 1969 par René Esso, repris en 1971 par Rachid Safir, le « Madrigal de Paris » se compose actuellement d'une trentaine de choristes venus principalement de la chorale Philippe Caillard et de la chorale « Résonnance ». L'apport de nouveaux chanteurs, attirés par le travail en formation réduite, a permis au « Madrigal de Paris » de se développer rapidement tout en conservant la caractéristique d'une petite formation : la responsabilité et la participation effective de cha-

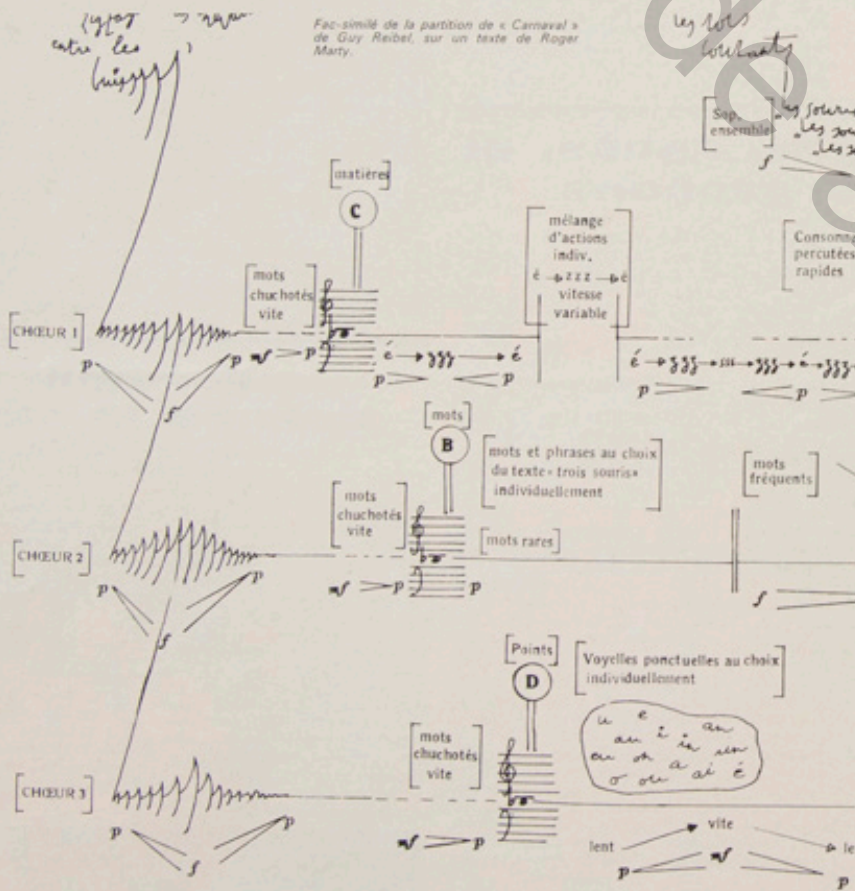
cun de ses membres.

Les premiers concerts ont eu lieu en dehors de Paris (Douai et Arras) et étaient plus spécialement tournés vers la musique ancienne du groupe. Il s'agissait alors d'un véritable ensemble de solistes, formation idéale pour l'interprétation des madrigaux de Monteverdi par exemple.

Désirant se produire à Paris, le « Madrigal » s'est immédiatement heurté au monde fermé

des organisations de concerts qui ne s'intéressent en général que très peu au chant choral car il n'offre aucune vedette connue pour les têtes d'affiche. Ils ont donc, sans argent ou presque, organisé eux-mêmes leur premier concert, collant des affiches et distribuant des tracts. Le budget du concert, qui avait lieu à l'Église des Blancs Manteaux, se montait à près de vingt fois le budget de l'ensemble. Heureusement, le concert fut un succès. Malgré cette réussite le groupe hésite

à renouveler l'expérience. Il est impossible de monter à Paris une œuvre d'envergure sans subventions. Le « Madrigal » s'est donc vu contraint, comme tant de musiciens, d'accompagner des chanteurs de variétés. Malgré le problème du recrutement (il faut vraiment aimer la Musique!) l'ensemble a pu progressivement se développer et accéder à un nouveau répertoire (Bach en particulier). L'interprétation des madrigaux n'en a pas souffert, du fait des mé-



Fac-similé de la partition de « Carnaval » de Guy Reibel, sur un texte de Roger Marty.

thodes de travail : parallèlement aux répétitions d'ensemble, le groupe se scinde en quatuors travaillant séparément et choisissant eux-mêmes leur répertoire. Malgré les difficultés évidentes d'organisation (surtout à Paris), cette méthode permet de conserver et de développer la créativité propre de chaque chanteur, lui donnant la possibilité de s'exprimer pleinement.

En 1972, le « Madrigal de Paris » aborde pour la première fois

la musique contemporaine par la création, salle Cortot, d'une œuvre de Roger Frima : « Une histoire et trois chansons populaires chinoises ». L'œuvre sera enregistrée par l'ORTF. Sui-vent « Ballade des menus propos » de Guy Reibel et « Dream » d'Arne Mellnäs enregistré également par l'ORTF.

Aujourd'hui les problèmes matériels de l'ensemble sont un peu moins vifs puisqu'il reçoit une subvention (qui ne lui permet tout de même pas de

se produire à Paris) du Ministère des Affaires Culturelles par l'intermédiaire de la FNAMU. Mais le groupe a de nombreux projets :

— Cet été, dans le cadre des Sessions Musicales d'Aubenas, à l'aide de musiciens stagiaires et de jeunes solistes français et étrangers, « Didon et Enée » de Purcell (deuxième quinzaine d'août). Si c'est possible, sur le plan financier, l'œuvre sera reprise à Paris, à la rentrée.

— Plus tard, une tournée en

Grèce, la « Passion selon Saint Jean », des concerts de musique contemporaine...

Leur prochain concert aura lieu le 16 mars au festival de Musique contemporaine de Yverres : « Carnaval » de Guy Reibel pour trois chœurs, comédiens et bande magnétique. Participeront également au concert l'ensemble « Musique nouvelle » de Stéphane Caillard et la pianiste Monique Bouvet.

O. T.

## Musique contemporaine à Yverres

Pourquoi Yverres ?

Yverres est une municipalité de la banlieue Est de Paris qui n'est destinée apparemment à devenir un centre musical. Depuis quelques années s'est effectué à Yverres un travail en profondeur afin — comme le dit André Dubost, directeur du Conservatoire — de provoquer « l'intrusion de la Musique dans la vie ».

C'est par un travail d'animation et de collaboration constante avec les établissements scolaires des environs que la vie musicale a pu se développer. Il y a quelques années, une cinquantaine de personnes seulement venaient assister aux concerts (de musique contemporaine il est vrai!). Le 5 février dernier, Sergiu Celibidache à la tête de l'Orchestre National de l'ORTF attirait 1 800 personnes dans le Gymnase du Centre Éducatif et Culturel. Ce succès n'est pas dû au hasard ni à un quelconque matraquage publicitaire mais bien au dynamisme de la vie artistique locale comme l'atteste, entre autres, la fréquentation massive du Conservatoire : plus de 800 élèves. Mais l'organisation d'une semaine de musique contemporaine (du 7 au 16 mars) ne va

pas sans difficultés, en particulier financières. Cependant les récents concerts classiques donnés à Yverres permettent de favoriser la diffusion des œuvres nouvelles dans un public rendu disponible. Ainsi, les organisateurs attendent beaucoup des manifestations du mois de mars. Le 16 mars, le concert final permettra d'entendre :

— des œuvres chorales : « Carnaval » et « Empreinte » de Reibel, deux des cinq Rechants de Messiaen

« Variables » de Filippi

— des œuvres pour piano : « Le Regard du Silence » de Messiaen

« Piano à gogo » de W. Albright « Scarbo » de Ravel

« Deux études pour Agresseur » de Louvier.

Participeront à ce concert : 4 chœurs sous la direction de Stéphane Caillard, Rachid Safir et Boris de Vinogradov Pierre Rousseau, récitant Monique Bouvet, pianiste et le concours du Groupe de Recherches Musicales de l'ORTF.

François Rachline, Olivier Tchierniak.

## « Ars gallica »

### Berlioz et Poulenc à la Madeleine

Les Concerts Lamoureux et l'ensemble choral « Contrepoint » sous la direction de son chef Jean Gabriel Gaussons donnaient le 1<sup>er</sup> mars, à la Madeleine, un concert de « musique française » consacré à Poulenc et Berlioz. Du premier, on pouvait entendre le « Stabat Mater », du second le « Te Deum ».

Le « Stabat » reste empreint d'une équivoque que l'interprétation de J. G. Gaussons n'a pas contribué à dissiper. Peut-être faut-il pour dégager les contours de l'ouvrage une maturité que le chœur et son chef n'ont pas encore acquise.

J. G. Gaussons semblerait plus à l'aise avec Berlioz dont « Contrepoint » avait déjà donné le « Te Deum ». On y verrait ici une interprétation précédée d'un travail plus en profondeur. L'orchestre s'y est fort somptueusement déployé, mais cette œuvre cosmique mériterait un chœur quelque peu plus nourri. A noter au passage les 110 voix d'enfants (les petits chanteurs de la Résurrection) constituant un « cantus firmus » dont il convient de saluer la générosité.

Est-il d'autre part souhaitable que ce chœur limite ses possibilités, comme l'y contraint son chef, au répertoire des post-romantiques français, comme si la musique commençait avec le « Requiem » de Saint-Saëns et finissait avec celui d'Alfred Bruneau ?

Avec un public et une critique qui, à l'avenir, ont le droit de se montrer plus exigeants, formons l'espoir que les voix restent ouvertes à une musique qui, bien sûr... se mérite.

Michel Catillon

## Concert autour et avec la voix

Irène Jarsky et le Service Culturel Municipal de Pantin organisaient un concert « autour et avec la voix » Vendredi 1<sup>er</sup> mars. La scène de la Salle des Conférences étant affectée aux machinistes, la représentation s'est déroulée au milieu du public.

Ce n'était pas la seule originalité. Cette manifestation se distinguait également par un programme particulièrement vivant. Un choix de textes distribués à l'entrée et tendant à éclairer l'objectif de la représentation témoigne d'une grande finesse et d'un profond respect du public. Outre une longue étude très pertinente de Philippe Torrens sur la situation actuelle de la pratique vocale, on trouvait des écrits de musiciens (Richard Wagner), de linguistes (A. Martinet), d'hommes de théâtre et de lettres (Grotowski, La Bruyère)...

On remarquait ainsi que le phénomène vocal n'appartient pas uniquement au domaine musical mais doit être compris dans son ensemble. Tandis que l'instrument de musique sert uniquement à produire de la musique, la voix, elle, ne remplit ce rôle qu'occasionnellement. Le plus souvent, c'est à une fonction de communication ou d'expression qu'elle est vouée, sans aucun souci « esthétique » (Ph. Torrens).

La composition du programme était fondée sur cette recherche. Le voisinage d'œuvres classiques, contemporaines et de bandes magnétiques n'était pas gratuit. Il était le résultat d'une approche assez complète du phénomène vocal; on discernait en effet les relations qui existent entre la voix, en tant qu'expression musicale, et certaines modulations du langage : « Succédant aux recherches sur la musique mesurée à l'antique, les Italiens, voulant retrouver la musique de l'Antiquité, sont en fait repartis de la langue. Le langage de Monteverdi, le style expressif qui préside à la naissance de l'Opéra, procèdent d'une découverte de la langue italienne comme Musique » (F. B. Mache).

L'utilisation des bandes magnétiques fait ressortir les liens existant entre la voix dans la musique et les moyens d'expression les plus primitifs : la troisième pièce du « Marteau sans Maître » de Pierre Boulez (bien interprétée par Anna Ringart et Y. Poesch) ou l'accueil des chasseurs Pygmées par leurs femmes par exemple.

D'autre part, la production de sons vocaux dépend en grande partie des relations entretenues avec son propre corps, sa propre vie (Ph. Torrens). Le phénomène vocal n'est pas indépendant de l'expression corporelle. A plusieurs reprises l'accent est mis sur cette rela-

tion. L'interprétation d'Élise Ross dans la « Passion selon Sade » de Bussotti et la composition d'Élisabeth Tamaris dans « Hérodote » de Mallarmé en sont d'excellentes illustrations. Ce concert nous a permis de découvrir, une merveilleuse interprète des « Wesendonk Lieder » de Richard Wagner — Nadine Denize accompagnée au piano par Martine Joste —, Bernadette Val dans une aria de concert de Mozart (« Misera dove sono ») et René Andréani dans le « Schwannengesang » de Schubert.

Le « Madrigal de Paris » exprimait avec talent une autre forme d'expression vocale, le chant choral, avec un motet de Brahms et un madrigal de Monteverdi.

Il paraît souhaitable que ce type de représentation prenne rapidement le relais du concert habituel, étouffé peu à peu par les conventions et le manque de spontanéité du public et des interprètes.

Perrine Beaumont.

## Sélection concerts

Récital Wilhelm Kempff. Œuvres de Bach, Schubert, Schumann. Ven 15 à 21 h : Salle Pleyel, 924-21-25

Concert de musique contemporaine à Yverres (voir notre article). Sam 16 à 21 h : CEC.

Ensemble de Musique de chambre de Budapest sous la direction de Andras Mihaly. Musique hongroise contemporaine. Lun 18 à 21 h : Carré Thorigny, 277-47-33.

L'Ensemble Ars Nova sous la direction de Marius Constant. Œuvres de l'École Canadienne. Mar 19 à 20 h 30 : Espace Pierre Cardin, 265-97-60.

Récital W. Kempff. Quatre sonates de Beethoven. Mar 19 à 21 h : Salle Pleyel, 924-21-25.

Vivaldi, Mozart (Messe du Couronnement), Orchestre de Chambre Francophone, dir. Guy Perno avec E. Reiffers, J. Collard, F. Bardot et G. Jollis. Chorale Ricardo Miravet. Mar 19 à 21 h : Église St Gervais, 2 rue François Miron, 75004.

Prestige de la Musique. Œuvres de Schumann et Strauss par Nelson Frère et Rudolf Kempe. Mer 20 à 21 h : Salle Pleyel, 924-21-25. Jeu 21 à 20 h 30 : Théâtre de la Ville, 278-76-03.

Jazz : Stéphane Grappelli, Martial Solal, J. L. Chautemps, Teddy Wilson, Daniel Humar... Du 19 au 23, Théâtre de la Ville, 278-76-03

1<sup>er</sup> Festival International d'Art Contemporain de Royan. Du 23 au 29, pour tous renseignements : (46) 05-56-60.

6<sup>e</sup> Semaine internationale d'Art Contemporain de Royan. Du 23 au 29, pour tous renseignements : (46) 05-56-60.

6<sup>e</sup> Semaine internationale de guitare : C. Parkening, C. Barbosa Lima, L. S. Karper, A. Carlevaro et B. Polasek avec Jan Polasek (violoncelle). Du 26 au 30, Théâtre de la Ville, 278-76-03.

## La maladie de la Censure

Le dimanche 13 mai 1973, un cortège se mettait en marche place de la Bastille, derrière un char funèbre portant la dépouille mortelle de la liberté d'expression.

M. Maurice Druon avait été chargé, après en avoir signifié la condamnation, d'en prononcer l'oraison funèbre : « Comment ne tiendrais-je pas à la liberté d'expression puisque je suis écrivain ? La liberté d'expression fait partie des grandeurs et des servitudes de la démocratie ». Huit mois plus tard, au moment où le même Druon multiplie les déclarations, et ignorant l'histoire, réconcilie le génie et l'État, la censure par trois fois exerce son pouvoir. Quand la commission de contrôle demande l'interdiction de trois films, est-ce au nom de la grandeur ou de la servitude ?

Pour « Liberté au féminin » l'interdiction s'inscrit logiquement dans l'ordre de la légalité puisqu'il s'agit d'un cinétract sur l'avortement, où l'on parle politiquement de la libre détermination des femmes. Efficace et déterminant, le film d'Amalvy et Poljinsky bénéficie d'ores et déjà du même réseau de distribution parallèle qu'« Histoires d'A » de

Charles Belmont. Avec l'appui du Groupe d'Information Santé et du MLAC, le film est projeté dans les centres hospitaliers, les facultés, etc. Et, autre moyen de tourner la loi, il existe une version théâtrale sur laquelle aucune censure n'est possible, sauf s'il y a atteinte à l'ordre public. Un deuxième court métrage militant fait l'objet d'une interdiction, tout à fait crapuleuse celle-là. Dans le petit matin d'une lointaine banlieue, un trio de loubards trimbale son ivresse dans la DS de papa; frustrés sexuellement ils attaquent un travailleur immigré qui se rend au travail sur sa mobylette et le laissent sans vie au beau milieu d'un champ. Ça s'appelle « Agression » et c'est signé Frank Cassenti. Des faits-divers comme celui-là il y en a eu cinquante l'an dernier.

Dans son faire-part la commission de contrôle parle du caractère très suggestif du film, de sa puissance d'impact et de son réalisme; tout cela est vrai pour ce film mais aussi pour mille autres. Alors qu'est-ce qui fait peur au prince?... « un sujet particulièrement sensible et actuel » ? Sans doute veut-on parler du racisme, ce

racisme dont M. Pompidou a dit qu'il n'existait pas. Peut-être aussi reproche-t-on à Cassenti de montrer le racisme comme un moment de la lutte des classes... De toute façon, l'interdiction d'« Agression » est non seulement totalement injustifiée mais apparaît comme très grave. La commission s'en est bien rendu compte puisqu'elle « regrette » d'avoir à prendre cette décision, et qu'elle met l'accent sur les « qualités de sobriété du récit ». Là encore, l'entreprise va bénéficier de l'appui tactique d'organisations de gauche, notamment du MRAP. Si ce cinéma branché sur la réalité de la France en 1974 peut être diffusé par le « pays réel » l'avenir est beaucoup plus sombre pour les longs métrages de fiction comme « La bonzesse » de François Jouffa, frappé lui aussi par les foudres suprêmes.

Ce beau film nous montre une jeune fille aux prises avec les conflits issus de la « déculpabilisation de la sexualité » et le vide laissé par la société de consommation. A la recherche d'un absolu elle suit un itinéraire qui la mène de la maison close au monastère, de la perdition au sacerdoce. Ce n'est plus une peur panique

du réel mais une pudibonderie d'un autre âge qui est à l'origine de l'anathème lancée contre Jouffa. Certaines scènes ont été jugées scabreuses, on en a réclamé la coupure. Celle-ci effectuée, on s'est aperçu que, malheureusement, le film demeurait beaucoup plus dérangeant que tous les petits pornos du boulevard Bonne-Nouvelle. D'où l'interdiction totale et définitive.

Depuis le départ d'André Astoux, un vent de chasse aux sorcières semble donc souffler sur le C.N.C. Ainsi le film de Cassenti a bénéficié de l'avance sur recettes avant de se retrouver à l'index. Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Sans sombrer dans un alarmisme galvaudé, on est bien forcé de constater qu'il y a « reprise en main, coup de barre à droite ».

Et ce n'est pas la nomination de M. Alain Peyrefitte à la tête d'un super ministère amalgamant la pollution des rivières à celle des esprits qui devrait changer quoi que ce soit à cet état de fait.

Plus que jamais aujourd'hui, la vigilance est de mise.

Jean Dominique Bauby  
& Fabien Roland-Lévy

### Aux abonnés

Tous ceux qui depuis les premiers numéros de l'Artistique, se sont abonnés, recevront leur sérigraphie à choisir parmi quatre éditions originales de FISCHER, NIKOS, ROMANOS et SPACAGNA. Nous avons présenté ces artistes dans notre numéro 3.

En outre, tous les abonnés restent abonnés... du prochain Artistique.

L'Artistique présente

## 4 ARTISTES

**FISCHER**  
**NIKOS**  
**ROMANOS**  
**SPACAGNA**

**19 Avril - 27 Avril**

**Librairie - Galerie René Kieffer**

**46, rue Saint André des Arts**

**75006 Paris Tél : 326 47 11**

**Les abonnés pourront venir y choisir leur sérigraphie**

### L'Artistique

Ont participé du n° 0 au n° 4, à la création et à la vie de l'Artistique :

Almudena  
Perine Beaumont  
Jean-Louis Bernardini  
Dany Bloch  
Pascal Bonnafoux  
Alain Cayol  
Thierry Chabannes  
Pascal Charvet  
Chung Lai Choy  
Frédéric Costa  
Guy Coutance  
Michel Dansel  
Sarah Degen  
Fouad el Etr  
Hervé Fischer  
Martine Freneuil  
Philippe de la Génardière  
Gobert

Stéphane Gompertz  
Didier Grimaud  
Patrick Grimaud  
Catherine de Guirchitch  
Marga Haehn  
Lars Helmstein  
Marwan Hoss  
Richard Jordan  
François-Xavier Jaujard  
Antoine de la Boulaye  
Bénédicte Laclouche  
Francis Laclouche  
Jean Lataillade  
Denis Levy

Carole Mann  
Frédéric Mitterrand  
Jérôme Moulinsard  
Tim Newman  
Nikos  
Yann Pavie  
Michel Perez  
Nicolas Peskine  
Philippe Petit  
Alain Pierrot  
Jean-Marc Poinsot  
Dominique Rachline  
François Rachline  
Gilbert Roehu  
Danielle Roland Lévy  
Fabien Roland Lévy  
Chryssa Romanos  
Jacques Spacagna  
Arno Stern  
Olivier Tcherniak

Merci à Guy Servant et l'imprimerie Lecram-Servant qui se sont montrés non seulement compréhensifs mais aussi rapides, compétents et... passionnés. Merci enfin à nos annonceurs qui ont fait confiance à l'Artistique.

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> Trimestre 1974

Impression : Lecram-Servant  
3, rue de Surène, 75008 Paris